

# Dossier de PRESSE

DOMAINE  
DÉPARTEMENTAL DE  
CHAMARANDE  
BIENVENUE CHEZ VOUS

## EXPOSITION Dans l'épaisseur de nos lisières là où naissent les dragons

15 AVRIL • 15 OCT 2023

Au Domaine départemental de Chamarande



### Artistes exposés

Cathryn Boch  
Jordi Colomer (avec  
Anne Houel)  
Suzanne Husky  
Michèle Magema  
Kathleen Petyarre  
Abraham Poincheval  
Éric Tabuchi  
& Nelly Monnier (ARN)  
Capucine Vever  
Brankica Zilovic



## Sommaire

- Édito
- Présentation de l'exposition
- Parcours de l'exposition
- Les expositions à venir
- Infos pratiques



# Édito

Après une saison artistique consacrée aux relations entre le monde animal et le monde humain en 2022, le Domaine départemental de Chamarande propose un nouveau cycle d'expositions, dans et hors-murs, en s'intéressant cette fois à une autre notion au cœur de son identité : le territoire. Intitulée « Dans l'épaisseur de nos lisières, là où naissent les dragons », l'exposition inaugurale va être déployée du 15 avril au 15 octobre dans l'ensemble des espaces d'exposition du château.

Elle offre une traversée au sein de neuf univers artistiques qui, chacun à leur manière, proposent une relation particulière à la notion de « territoire ». Ici cette notion ne se laisse pas enfermer dans les définitions traditionnelles de la propriété, des terres à conquérir et à défendre, des frontières à dessiner. Que ce soit par le dessin, la peinture ou la sculpture, mais aussi par la performance, la vidéo, la photographie ou encore la couture et la broderie, chaque artiste nous plonge dans une nouvelle forme de « territoire ». Ainsi, le rêve et le réel, le vécu et le mémoriel, le sensible et l'intelligible, l'espace et le temps s'agencent ici pour créer de nouvelles perspectives et de nouveaux mondes.

Ce nouveau cycle d'expositions contribue à faire du Domaine départemental de Chamarande, un fleuron des équipements culturels, à la fois écrin de verdure, trésor patrimonial, lieu de mémoire et espace d'ouverture artistique à destination de tous les publics. En 2022, les expositions ont attiré au total plus de 32 000 visiteurs. Nous espérons le même succès pour cette nouvelle saison artistique !



**François Durovray**  
Président du Département  
de l'Essonne



**Sandrine Gelot**  
Vice-Présidente en charge  
de la culture, de la jeunesse,  
des sports et de la vie associative

# Présentation de l'exposition

Tout, désormais, est territoire.

En lui se condensent toutes les aspirations et toutes les déchirures, tous les futurs projetés et toutes les histoires fantasmées. Et tous - promoteurs, chiens, castors, rouges-gorges, ronciers, jardiniers, OGM, politiques, abeilles, agriculteurs, scolytes, habitants, juristes, papillons, propriétaires, locataires, paysagistes, sangliers, zadistes, ours, bergers, loups, chasseurs... - semblent prétendre à un « territoire », le même souvent. Car s'il est vrai qu'avec lui émerge un labyrinthe de contrées où notre imagination aime à dériver - le proche et le lointain, le connu et l'inconnu - un territoire semble d'abord se convoiter, avant de s'offrir à la rêverie et au désir. Mais peut-être est-ce inhérent à la notion elle-même : apparue au 13<sup>e</sup> siècle, celle-ci conserve jusqu'à aujourd'hui une signification dérivée de deux principes. Un territoire serait une portion d'espace, d'une part habitée par une entité - collective ou individuelle, humaine, animale ou végétale - et/ou d'autre part revendiquée, régentée ou administrée par une autorité. La notion se répand au 16<sup>e</sup> siècle tandis que l'idée-même d'appropriation et de droit de propriété se généralise. Durant cinq siècles, sa définition va se nourrir d'un aller-retour entre littérature sociopolitique, anthropologique et éthologique en comparant territoires humains et animaux pour légitimer une vision somme toute très anthropocentrique et européocentrique, à la fois guerrière et masculine : le « territoire » se dessine par le conflit et la concurrence, tant pour la subsistance que pour la reproduction. Avec cette approche, l'espace se fragmente en parcelles exclusives et excluantes défendues par les armes de leurs habitants ; les terres inconnues s'explorent et se conquièrent ; les frontières se reproduisent sur des cartes et se bornent dans les paysages. Aussi n'est-ce ni anodin, ni innocent que le mot « territoire » remporte un tel succès actuellement, bien au-delà de sa seule circonscription géographique. Car tout, désormais, fait territoire - l'Art, l'Intime, le Moi - et donc conflit : la République - encore elle - dispute aux Barbares - encore eux - un territoire aussi universel qu'abstrait. Pendant ce temps, on déplore que celui de la

Machine empiète sur celui de l'Humain, qui empiète sur lui-même, et sur tous les autres. Et tous ferrailent à grand bruit. Pour autant, le territoire nous condamne-t-il aux rapports de force entre prétendants devenus belligérants ? Tout ne serait-il qu'affaire de défenses et d'attaques, de contrôles et d'invasions ? Ou peut-on remettre en cause la compréhension moderne de la notion pour adopter de nouvelles perspectives ? Pour cela, il nous faut peut-être d'abord esquiver le territoire, en longer les contours pour le redéfinir depuis l'intense bruissement de ses marges. Ne plus le conquérir donc, mais l'emprunter avec la prudence d'un enfant qui entre à pas feutrés dans une lisière, à la fois inquiet et curieux, impatient de débusquer le dragon endormi, là-bas. C'est alors seulement, qu'il frémit et s'anime : il n'est plus cette morne plaine, étendue de zones clôturées à franchir pour atteindre l'autre côté, mais un paysage mental se dessinant au fur et mesure de nos voyages. Il n'est plus ce réservoir passif de ressources fongibles, mais devient vivant, avec sa mémoire et ses histoires, ses usages et ses manières d'être habités. Il gagne en épaisseur et se fait corps, au creux duquel se loger. Et en son sein, se réactive en permanence le lien intime et organique entre des collectifs d'êtres pluriels.

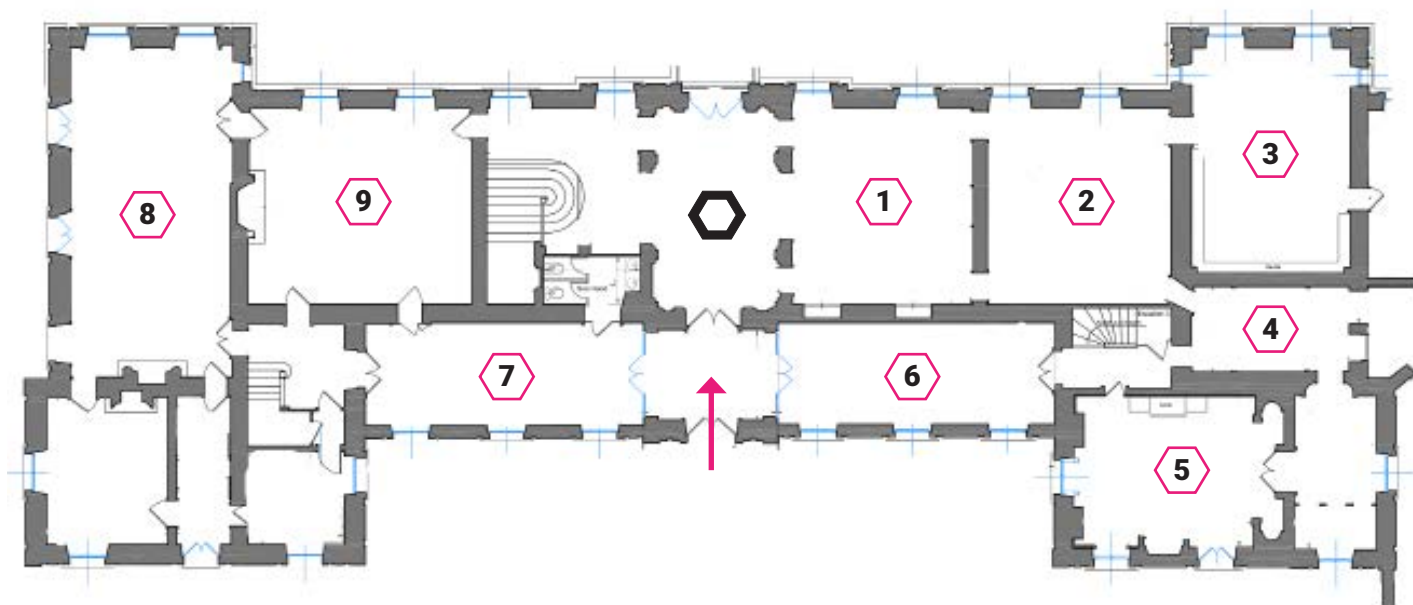
Ces territoires exigent de nouvelles esthétiques : ils ont besoin d'images, de formes et de matières pour s'imprimer à la surface de nos rétines et de nos sens. Ils demandent une nouvelle cartographie, qui ne soit plus le simple calque des rapports de domination et d'exploitation mais bien créatrice de mondes nouveaux. Ils attendent d'être dessinés, racontés, incarnés.

C'est à quelques-uns de ces récits qu'est consacrée cette exposition.

Gilles Rion  
Responsable des expositions  
et du FDAC de l'Essonne



# Le parcours de l'exposition



**1** Salon Contant d'Ivry  
**Cathryn Boch**  
Doucement  
ne courez pas  
on est ensemble

**2** Salon d'Ornaison  
**Brankica Zilovic**  
A la dérive

**3** Bibliothèque Mione  
**Michèle Magema**  
accompagnée par  
Julie Crenn  
Garden Paths

**4** Petit vestibule  
**Abraham Poincheval**  
Walk on clouds

**5** Salle à manger Boucicaut  
**Kathleen Petyarre**  
accompagnée par  
Stéphane Jacob  
Mountain Devil Lizard  
Dreaming

**6** Galerie Ouest  
**Eric Tabuchi & Nelly  
Monnier (ARN)**  
Nationale Vaine

**7** Galerie Est  
**Suzanne Husky**  
Etancher la soif  
Pour le joyeux retour du  
bière

**8** Salon Blanc  
**Jordi Colomer**  
(avec Anne Houel)  
La Soupe américaine/  
The American Soup

**9** Salon Persigny  
**Capucine Vever**  
Dunking Island

## SALON CONTANT D'IVRY

**Cathryn Boch**

*Doucement  
ne courez pas  
on est ensemble*

À partir de toutes sortes d'écritures de territoires, de transcriptions d'espaces, des cartes routières, des cartes maritimes, topographiques, géologiques, des Atlas, des plans de ville, des photographies aériennes ou de presse, des images satellites, je fabrique des contre-géographies personnelles, charnelles, militantes.

Mon outil c'est la machine à coudre, avec elle je trace des lignes, je dissèque, je greffe, je raccommode, j'envahie les surfaces de fils, en creux il y a le corps, c'est physique. La carte, le territoire, la frontière aussi c'est physique, et parfois on s'y cogne.

Dans ce rapport physique avec la matière, j'engage les potentiels des cartes, je fouille les mondes multiples que nous habitons et dans lesquels nous agissons. Entre les cartes et les proliférations de fils, émerge un environnement en pleine mutation.

Je ressens une urgence de la fabrique (de faire) qui répond à l'urgence sociale, écologique, humanitaire que nous vivons et qui habite nos corps. Ne pas se laisser dévorer par

sa colère... cette colère de l'injustice de genre, de l'injustice raciale, de l'injustice sociale, de toutes ces oppressions qui en déferlent, de ces violences, faites à nos corps, à nos environnements, en faire quelque chose, s'en retourner au geste, à l'importance de la transformation, et accueillir...

Des structures, des fenêtres, des portes, des tiges, sont comme des extensions architectonique qui accompagnent mes pièces vers la sculpture, l'installation. Comment faire tenir ensemble l'hétéroclite, le différent, non pas pour apaiser les conflits, mais pour faire de ces enjeux, un espace de propositions ouvert, une sollicitation à s'emparer des formes pour construire une pensée.

Dans ce maillage de territoires en perpétuel transformation, se révèle les complexités de l'altérité, de la relation au monde. Mes cartographies ouvrent de nouveaux territoires, porteurs à la fois de mémoires profondes et de vastes espérances.

Cathryn Boch



Cathryn Boch, Sans titre, 2019  
Photo: Jean-Christophe Lett - Courtesy Galerie Papillon © Cathryn Boch, 2023





Cathryn Boch, Sans titre, 2019  
Photo : Jean-Christophe Lett - Courtesy Galerie Papillon © Cathryn Boch, 2023



**Cathryn Boch** (1968, Strasbourg - vit et travaille à Marseille) s'empare de documents cartographiques, parfois d'images d'archives, qu'elle transforme en proposant une forme de réparations des accidents et injustices de l'histoire. Par un travail de couture à la machine, elle investit les interstices et réinventent les contours jusqu'à épaissir les territoires au-delà de leur représentation et de leurs limites ; leur donner corps comme pour en intensifier le potentiel d'habitabilité.

Diplômée de l'École supérieure des Arts décoratifs de Strasbourg (section Art) en 1996, Cathryn Boch a bénéficié de plusieurs expositions personnelles (3bisf, Aix-en-Provence, 2023 ; Domaine de Kerguéhennec, Bignan, 2020 ; Galerie Papillon, 2019, 2016 et 2013 ; FRAC Paca, Marseille, 2015) et participe régulièrement à des expositions collectives (MAAT, Lisbonne, 2022 ; Kunstwerk Carlshütte Büdelsdorf, 2019 ; Musée de Grenoble, 2019 ; Centre d'Art Transpalette, Bourges, 2018). L'artiste a réalisé de nombreuses résidences à l'étranger (Pologne, 2009 ; Vilnius, 2006 ; Lisbonne, 1999-2001) ainsi qu'en France (Cité internationale des arts, Paris, 2022 ; Domaine de Kerguéhennec, Bignan, 2019-2020 ; centre d'Art 3 bis f, Aix-en-Provence, 2018-2019). En 2014, elle a été lauréate du prix Drawing Now.



Cathryn Boch, Sans titre, 2019  
Photo : Jean-Christophe Lett - Courtesy Galerie Papillon © Cathryn Boch, 2023

## SALON D'ORNAISON

**Brankica Zilovic**

*À la dérive*

Le salon d'Ornaison accueille trois installations inédites réalisées pour l'exposition par Brankica Zilovic. Pour cette carte blanche, elle aborde la nature à la fois chaotique et créatrice d'un monde en perpétuel devenir. L'artiste nous invite à prendre conscience de son instabilité mais aussi de sa fragilité pour mieux repenser notre rapport à celui-ci. L'imposante tapisserie murale (*À la dérive, nos lendemains*) représente la carte de territoires et de continents à la dérive, aux contours précaires et incertains. L'artiste s'appuie sur la dimension rhizomique du monde pour en célébrer la vitalité foisonnante : les fils de laine dessinent des lignes de fuite générant de nouveaux territoires ainsi que de nouvelles connexions à la fois nerveuses et végétales, physiques et mentales, impliquant le corps et l'humain dans un tout organique. La fragilité est quant à elle particulièrement au cœur des deux autres installations de l'exposition. La première établit un parallèle entre le destin de l'antarctique et celui de notre planète au travers de 55 livres brodés sur une édition de *l'Odyssée* d'Homère, chacun accueillant un pays amarré au sixième continent : « tous deux sont fragiles, menacés et exigent une forme d'héroïsme épique pour être réévalués et embrassés à nouveau. Préserver l'Antarctique signifie se préserver nous-mêmes. Chacun des cinquante-cinq pays

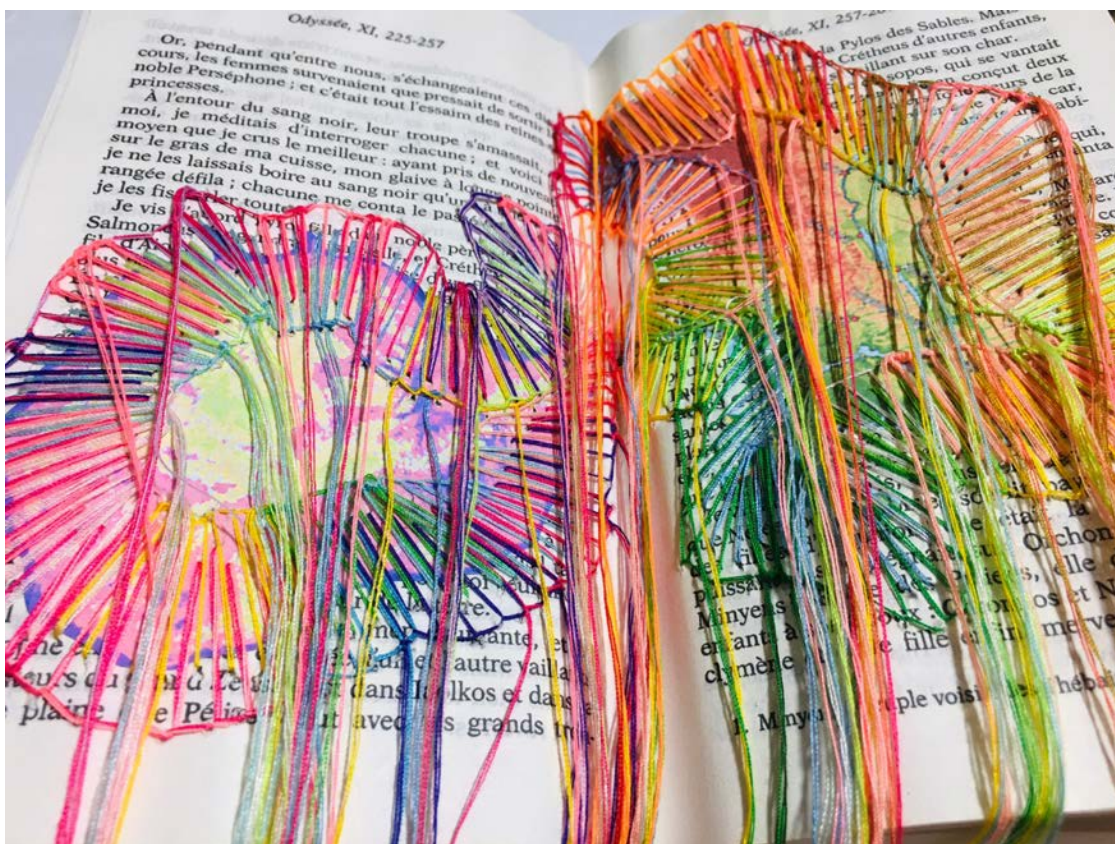
devient une île, comme l'Antarctique ou Ithaque, symbole de l'utopie dans de nombreux récits. Le retour à Ithaque est le retour à nous-mêmes et à nos valeurs oubliées. Cette proposition implique une cartographie poétique qui raconte le voyage d'Ulysse, mais aussi notre voyage intérieur, que chacun devrait s'approprier à entreprendre. » (Brankica Zilovic) Enfin, la dernière installation renoue avec l'histoire personnelle de l'artiste, originaire des Alpes dinariques serbes : « J'invoque les images des glaciers et des sommets des Alpes, des Andes, de l'Himalaya ou de la Cordillère des Andes qui fondent, qui reculent, qui disparaissent. La montagne est pour moi une matière qui reflète tous mes fantasmes et mes solitudes. C'est comme si l'on pouvait décrypter dans ce chaos des cratères, des crevasses, des rivières, des deltas et des vallées une géométrie du désir... Le geste de couture vient sacraliser ces sommets enneigés, tels des bribes ou des vestiges du monde en érosion, puis vient les réparer, les sauver, les maintenir en mémoire. Le geste de réparation devient ici obsessionnel, désespéré, en vain... Le désir en vain ! »

Brankica Zilovic



Brankica Zilovic, *Retour à Ithaque*, 2022-2023  
Photo : Brankica Zilovic © Brankica Zilovic, 2023



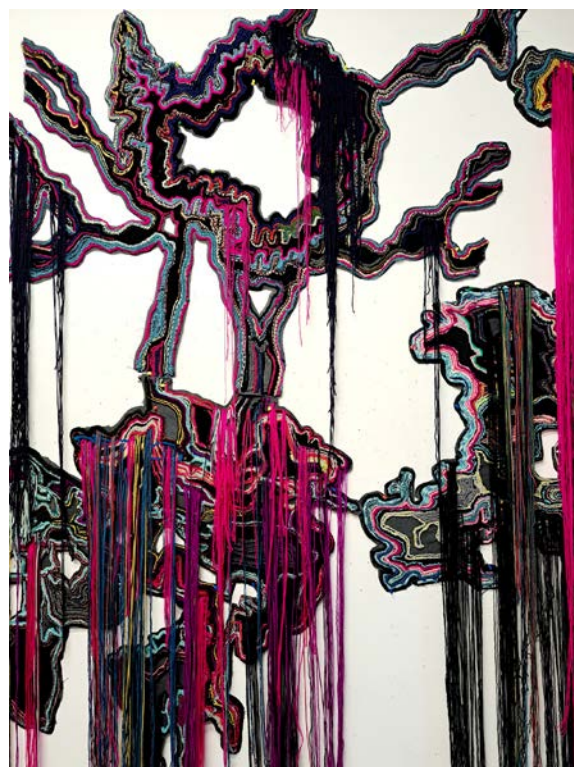


Brankica Zilovic, *Retour à Ithaque*, 2022-2023  
 Photo : Brankica Zilovic © Brankica Zilovic, 2023

Brankica Zilovic, *A la dérive, nos lendemains*, 2022-2023  
 Photo : Brankica Zilovic © Brankica Zilovic, 2023

**Brankica Zilovic** (1974, Belgrade - vit et travaille à Paris) pratique un travail de couture, de tissage et de broderie impliquant parfois d'autres supports et matériaux tels que des images d'archives, des textes ou du béton. L'artiste franco-serbe s'empare des motifs du voyage et de l'ailleurs, notamment au travers de la représentation cartographique, pour mettre en exergue la nature à la fois instable, mutante et fragile du « Tout-monde », de ses territoires comme de ses paysages.

Diplômée des écoles nationales supérieures des beaux-arts de Belgrade (1998) et de Paris (2002), Brankica Zilovic bénéficie d'expositions personnelles en France et en Europe (Novembar Gallery, Belgrade, 2020 ; Galerie Laure Roynette, Paris, 2019 et 2016 ; Abbaye, Saint-Florent-le-Vieil, 2018) et participe à de nombreuses expositions collectives (« Nos îles », Fondation François Schneider, Wattwiller, 2022 ; Centre d'art contemporain H2M, Bourg-en-Bresse et L'Atelier-Mory, 2020 ; Biennale de l'art textile, Madrid, 2019 ; Centre d'art Rosa Bonheur, Chevilly-Larue, 2019).





## BIBLIOTHÈQUE MIONE

### Michelle Magema

accompagnée par Julie Crenn

*Garden Paths*

Michèle Magema, qui s'envisage comme un *être de généalogie*, s'est très tôt plongée dans l'histoire de ses parents (nés dans les années 1950) qui ont vécu la Colonisation et l'Indépendance. Qui, parce qu'ils ont dû se déplacer, ils ont connu l'acclimatation à un nouveau milieu. Leur histoire devient une plateforme de recherche au sein de laquelle l'artiste pose son propre corps et sa propre histoire, comme un trait d'union, une limite et un passage entre les générations. À partir d'images, de fragments de récits et surtout de silence, elle reconstitue progressivement une histoire familiale qui relie deux continents sur une longue temporalité. En ce sens, elle mène une recherche à propos des jardins botaniques en Belgique, en France et au Congo. La mémoire collective est ici envisagée comme un jardin immense au sein duquel des chemins sont déjà tracés, tandis que d'autres sont à imaginer. Pour cela, il faudra débroussailler, dessiner et matérialiser de nouveaux passages. Aussi, mais ce n'est pas une obligation, leur trou-

ver une destination. Débroussailler l'Histoire, travailler les matières invisibles, converser avec les silences et fabriquer des bifurcations réparatrices, c'est le travail auquel Michèle Magema s'attelle depuis le début des années 2000.

Par la cartographie, la révélation, la gravure et le croisement des récits, l'artiste installe un rapport physique tant envers les documents (officiels et officiels) qu'aux réalités des lieux. Avec patience et détermination, elle étudie l'orchestration coloniale des jardins et l'incidence de celle-ci sur les corps. Car, en filigrane, c'est la notion d'acclimatation qui se déploie dans l'espace. Le vocabulaire botanique et biogéographique détermine alors qui relève de l'endémisme (indigénisme) ou de l'exotisme. L'acclimatation, consentie et non consentie, des individus, qu'ils soient humains et plus qu'humains.

Julie Crenn



Michèle Magema, *Sambou Masodi - De l'autre côté du jardin*, 2022  
Courtesy Irène Laub Gallery © Michèle Magema, 2023



Michèle Magma (portrait)  
Courtesy Irene Laub Gallery - Photo : Amélie Bataille

Au travers notamment de la vidéo, de la performance, du dessin et de la photographie, **Michèle Magma** (1977, Kinshasa - vit et travaille à Paris) développe une œuvre polymorphe nourrie de sa double culture franco-congolaise. Son approche critique articule expériences personnelles et mémoires collectives, Grands Récits et microhistoires pour aborder des thèmes comme l'identité ou encore l'exploitation et la violence.

Son œuvre fait partie de nombreuses collections internationales (AfricaMuseum, Bruxelles ; Museum Rietberg, Zürich ; Frac Réunion, Saint-Leu ; Fondation Sindika Dokolo ; Fondation Attijariwafa Bank). Elle bénéficie régulièrement d'expositions personnelles à travers le monde (« Garden Paths », commissariat : Julie Crenn, Irène Laub Gallery, Bruxelles, 2022 ; Aurora Picture Show, Houston, 2022 ; Kunsthal Extra City, Antwerp, 2021) et participe à de nombreuses expositions collectives (Les Tanneries, Amilly, 2023 ; KANAL-Centre Pompidou et Horst, Vilvorde, 2022 ; Musée d'art de Noyes, Université de Stockton, New Jersey ; Les Abattoirs, Toulouse, 2021).

Elle a reçu le premier prix de la Biennale de Dakar (SN) en 2004 et le prix IFAA de la Biennale de Yango (Kinshasa) en 2014 ainsi que le prix « Étant Donnés Contemporary Art fund » à Washington en 2020. En 2022-2023, elle est artiste et professeure invitée à l'École des Arts et Médiatiques de l'Université du Québec à Montréal (UQAM).





## PETIT VESTIBULE

### Abraham Poincheval

#### *Walk on Clouds*

En gestation depuis 2015 et concrétisé en 2019 à l'occasion de la Biennale d'art contemporain de Lyon, cette performance de l'artiste Abraham Poincheval l'a conduit à arpenter la canopée de nuages au cours d'une expédition au Gabon suggérant d'autres manières d'habiter le monde. Suspendu à une montgolfière, l'artiste a exploré le ciel, « espace éthéré dont la matérialité ne peut pas te porter », à la recherche d'un paysage mouvant, dont les montagnes et les sillons se défont et renaissent à tout instant. Contemplés, cartographiés et interprétés, menaçants ou

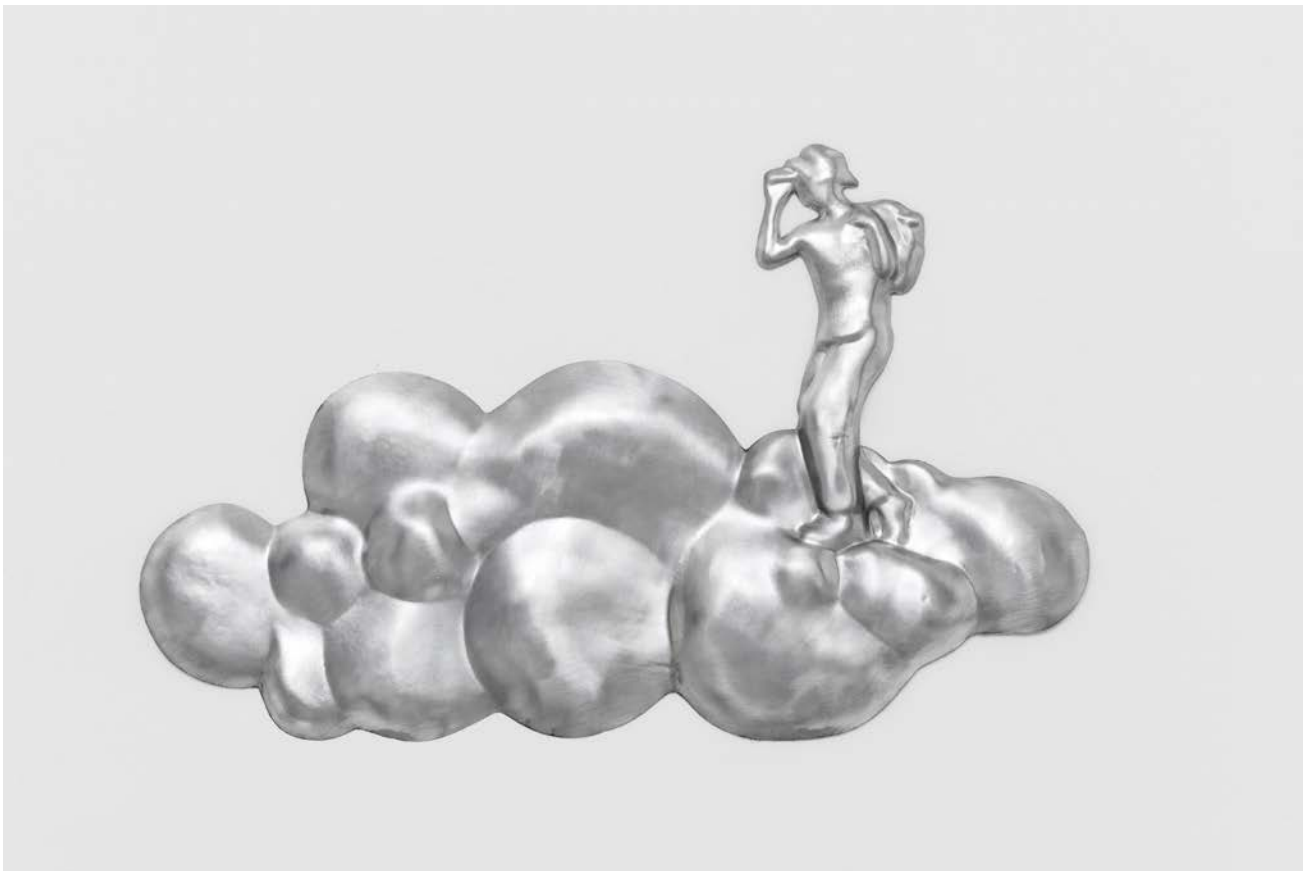
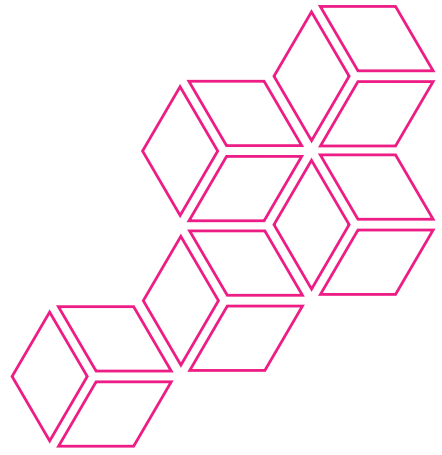
protecteurs, les nuages sont également convoités à l'heure du réchauffement climatique. À plusieurs centaines de mètres d'altitude, Abraham Poincheval a marché dans un territoire dépourvu de frontières, composé d'eau, de particules terrestres et de poussières célestes. Qu'il s'agisse de photographies ou de vidéos, d'écrits ou de toute autre forme de traces, il ne reste d'une performance que le récit, réagencement matériels de souvenirs éclairés à la lumière de l'imagination. Les deux œuvres présentées dans l'exposition s'inscrivent dans ce sillage.



**Abraham Poincheval** (1972, Alençon - vit à Marseille) est l'un des artistes performeurs les plus importants des dix dernières années. Qu'elles soient réalisées dans l'itinérance ou au contraire dans le confinement, ses performances radicales s'envisagent comme un engagement total d'un corps mis au contact sinon à l'épreuve d'un temps et d'un espace limites, au travers duquel se repose à nouveaux frais la question à la fois architecturale et philosophique de l'habiter.

Les œuvres et performances d'Abraham Poincheval font régulièrement l'objet d'expositions et d'invitations personnelles en France et à l'international (Le Lieu, Centre en art actuel, Québec, 2022 ; Palais de Tokyo, Paris, 2017 ; Institut d'art contemporain, Villeurbanne, 2017 ; La Criée, centre d'art contemporain, Rennes, 2016 ; FRAC Paca, Marseille, 2016). Il participe également à de nombreuses expositions collectives (« À mains nues », MAC/VAL, Vitry-sur-Seine, 2022 ; « Nos îles », Fondation François Schneider, Wattwiller, 2022 ; Palais des Beaux-Arts, Paris, 2021 ; FRAC Grand Large - Hauts-de-France, Dunkerque, 2020 ; FRAC Paca, Marseille 2020...). Ces expositions sont souvent l'occasion de présenter des performances réalisées soit au sein des espaces d'expositions soit de préparer ou de témoigner de performances parfois réalisées en plein air.

Ses œuvres sont conservées dans les collections du Musée Voorlinden, Wassenaar ; du Centre national des arts plastiques - CNAP, Paris ; du Musée-Forum de l'Aurignacien, Aurignac ; du MAC/VAL, Vitry-sur-Seine ; du Musée d'art du Valais, Sion et des FRAC Corse, Franche-Comté, Limousin, Occitanie et PACA.



Abraham Poincheval, *Walk on Clouds (mural)*, 2020  
Photo : A. Mole - Courtesy Semiose, Paris © Abraham Poincheval, 2023

## SALLE À MANGER BOUCICAUT

**Kathleen Petyarre**

accompagnée par Stéphane Jacob

*Mountain Devil Lizard Dreaming*

Cette œuvre intitulée le Rêve (ou mythe - « dreaming » en anglais) du *Mountain Devil Lizard* exprime au plus haut point ce mélange de sens esthétique et d'inspiration sacrée qu'est la peinture aborigène féminine des grandes communautés du désert australien. Elle révèle, toute la complexité symbolique de cet art : convocation du passé et du présent ; de souvenirs mythiques et claniques ; d'histoires familiales, où lignée masculine et lignée féminine se répondent en une cartographie mystique provenant du « Temps du Rêve ». Celui-ci désigne le Temps de la Création lorsque des êtres mythiques, mâles et femelles, sortirent de terre sous apparence humaine, animale ou végétale pour lui donner forme, créer le jour et la nuit, instaurer le cycle de la vie... Ces figures ancestrales établirent les premières cérémonies religieuses, chantèrent les premiers chants, peignirent les premiers signes qu'ils révélèrent ensuite aux hommes dans leurs Rêves ou « *Tjukurrpa* ». En héritant d'un « *Tjukurrpa* » dont il devient le « propriétaire », chaque individu devient également le « gardien » d'un ou plusieurs sites spécifiques associés à ce Rêve.

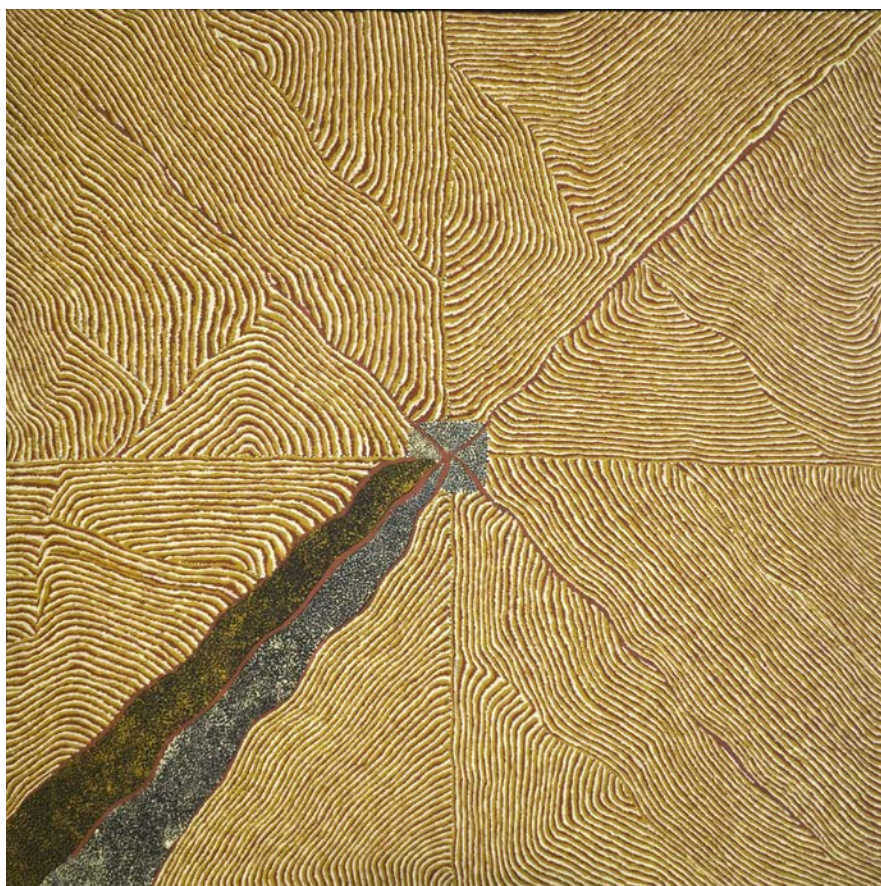
Originnaire du territoire Atnagkere (Région d'Utopia) situé au Nord-est d'Alice Springs, Kathleen Petyarre appartient à une famille nombreuse de sept sœurs et cinq frères, dont chaque membre se voit attribuer au moment de sa naissance un héritage totémique le liant au territoire et lui donnant sa place dans la société. Kathleen reçoit de son père et de son grand-père paternel un mythe hérité du Temps du Rêve, celui de la Femme-Lézard Arnkerrth, une divinité législatrice qui a fixé les règles de vie pour les femmes du clan de l'artiste. Elle est la gardienne ancestrale d'importantes mines d'ocres qui servent à réaliser notamment les peintures corporelles devant permettre, lors des danses cérémonielles, de célébrer les épisodes mythiques du Temps du Rêve. Arnkerrth s'incarne sous la forme d'un petit lézard du désert aux écailles étonnantes que l'on appelle diable cornu ou moloch hérissé (*Moloch horridus*), *Mountain Devil Lizard*

en anglais. C'est un devoir pour Kathleen de la célébrer en organisant des cérémonies religieuses mais aussi en réalisant des peintures évoquant ses déplacements dans le désert et les sites, devenus sacrés, où elle s'est arrêtée.

À l'instar des capacités de camouflage du lézard, Kathleen Petyarre recourt à une palette restreinte pour accentuer le caractère sacré et mystérieux de son œuvre. Le territoire clanique de l'artiste est présenté ici comme s'il était vu du ciel : on parle d'ailleurs de vision satellitaire à propos de ce style qui s'inspire des peintures sur sol traditionnellement réalisées lors de cérémonies religieuses. La forme carrée au centre de la toile évoque le site principal. Celui-ci est divisé en deux parties évoquant les zones d'initiation masculine d'une part, et le lieu où s'exerce l'activité cérémonielle des femmes d'autre part. Les zones colorées plus denses, et traitées de manière différente du reste de la toile, sont principalement consacrées à la légende d'Arnkerrth, et indique en particulier l'endroit où son esprit continue de vivre. Cette zone, proche d'une crique et d'un trou d'eau, est voisine des lieux où le père et le grand-père de l'artiste exerçaient leurs responsabilités religieuses. Les autres lignes qui se déploient en croix vers les angles de la toile font référence à d'autres acteurs du Temps du Rêve : indiquant par exemple la direction où se situe le territoire de l'Ancêtre Emeu, ou encore celui d'un autre territoire clanique celui de l'Igname. Une troisième ligne évoque un autre site rituel où la Femme-Lézard a accompli, au Temps du Rêve, une danse sacrée. Ce centre renvoie donc à la vie actuelle et culturelle des Aborigènes dans leur territoire clanique. Mais comme souvent dans l'imaginaire aborigène, le passé et le présent se superposent et se mêlent : la partie constituée par le triangle supérieur, et celui de droite, renvoient encore au présent.

Stéphane Jacob-Langevin





Kathleen Petyarre, *Mountain Devil Lizard Dreaming*, 2010  
Courtesy Galerie Arts d'Australie - Stéphane Jacob © Kathleen Petyarre, 2023

**Kathleen Petyarre** (Circa 1940 - 2018) occupe une place importante dans la peinture aborigène contemporaine et appartient à la génération qui participe à son développement dès 1970 à Papunya, Yuendumu, puis dans le reste du désert australien. À la fin des années 1970 elle apprend avec un groupe de femmes d'Utopia la technique du batik avant de confier à la toile les motifs secrets hérités du Temps du Rêve, tout en animant des mouvements de revendication territoriale alors en plein essor. Elle participe à des expositions collectives de batik (« Utopia Batik », Mona Byrne's Artworks Gallery, Alice Springs, 1980) puis de peintures à partir de 1989 en Australie, aux États-Unis (Boston, 1990 ; Pasadena, 1990...) et en Europe (Allemagne, Pays-Bas, France...). Kathleen Petyarre a été l'objet de nombreuses expositions depuis 1996. Reconnue par les plus grandes institutions muséales, et récompensée à de multiples reprises (Vizy Board Prize, 1997 ; le People's Choice Award, 1998), Kathleen Petyarre a notamment fait l'objet d'une exposition personnelle au Musée d'Art contemporain de Sydney. Ses œuvres font partie de plusieurs collections australiennes (Art Gallery of South Australia, Adelaïde ; National Gallery of Australia, Canberra ; National Gallery of Victoria, Melbourne ; Queensland Art Gallery, Brisbane) mais aussi en Europe (musée d'Art Aborigène, Utrecht) et en France (musée du Quai Branly, Paris ; musée des Confluences, Lyon).

## GALERIE OUEST

### Éric Tabuchi & Nelly Monnier (ARN)

#### *Nationale Vaine*

Par analogie à la route probablement, nous avons souvent été invités à exposer dans des lieux imposant une circulation. Qu'il s'agisse du CCCOD (Tours), de la Passerelle (Brest) ou encore du Transpalette (Bourges), il nous a fallu, à l'instar des lieux que nous documentons dans l'Atlas des Régions Naturelles, composer avec des espaces périphériques plutôt que centraux. Dans une certaine mesure, cette galerie du château de Chamarande appartient à cette catégorie. Aussi, quand nous avons commencé à réfléchir à ce que nous pensions montrer - et surtout à la façon dont nous allions le faire - l'idée de plier des photographies et de les accrocher en épi sur toute la longueur du mur s'est imposée naturellement : le visiteur les découvre de biais, à la façon des enseignes commerciales de bord de route qui interpellent l'automobiliste et cherchent à l'arrêter.

Partie d'Antony, bordant Chamarande à l'ouest puis filant tout droit vers Toulouse et l'Espagne, la Nationale 20, parfait

anti-modèle en ce qu'elle concentre beaucoup des pathologies de l'urbanisme liées à la toute-puissance de l'automobile, était depuis longtemps sur la liste des territoires que nous voulions explorer. Ainsi, *Nationale vaine*, en contrepoint au classicisme précieux du Domaine de Chamarande, se propose de parcourir différemment l'univers familier que constitue la grande périphérie parisienne en suivant l'axe de cette mythique radiale française qu'était la RN20. Mais plus qu'à l'archéologie somme toute convenue d'une vanité contemporaine, l'œuvre présentée invite le visiteur à reconsidérer la relation qu'il entretient avec le dépaysement, la distance, le déplacement mais aussi avec l'idée même du progrès dont elle était porteuse.

Éric Tabuchi & Nelly Monnier (ARN)



Éric Tabuchi & Nelly Monnier (ARN), *Longjumeau*, 2023  
© Éric Tabuchi & Nelly Monnier (ARN), 2023





Éric Tabuchi & Nelly Monnier (ARN), portrait  
Photographie : Eric Tabuchi & Nelly Monnier (ARN)

Depuis 2017, Éric Tabuchi et Nelly Monnier documentent, publient et exposent des photographies du paysage et du bâti français pour l'Atlas des Régions Naturelles, initiative au long cours dont ils sont les seuls commanditaires. Leur site internet [www.archive-arn.fr](http://www.archive-arn.fr) permet déjà de consulter quelques 15000 images à travers le découpage géographique des pays, régions pré-révolutionnaire aux frontières poreuses, complété par de nombreux critères thématiques détaillant l'époque, le matériau, la forme, l'utilité.

Né d'un père japonais et d'une mère danoise, le travail d'**Éric Tabuchi** (1959, Paris - vit et travaille en Essonne) s'articule autour des notions de territoire, de mémoire et d'identité. Les typologies architecturales constituent le principal de son œuvre. En plus de sa pratique photographique, Éric Tabuchi produit des objets et réalise des installations. Après des études de sociologie où il découvre l'œuvre d'August Sanders, il commence son travail photographique. En 1999, en compagnie d'autres artistes, il fonde à Paris le collectif Glassbox avec qui il participe à de nombreuses expositions. À partir de 2007, Éric Tabuchi publie plusieurs livres - *Hyper Trophy*, *Twentysix abandoned gasoline stations*, *Alphabet truck* - chez Florence Loewy. Il expose notamment au Palais de Tokyo, au Confort Moderne et aux Abattoirs. À partir de 2014, il travaille à l'élaboration d'*Atlas of Forms* qu'il publie en 2018 chez Poursuite. Depuis 2017, il se consacre à la réalisation de l'Atlas des Régions Naturelles, projet mené avec Nelly Monnier.

Après une enfance rurale et des études de cinéma à Bourg-en-Bresse, **Nelly Monnier** (1988, Bourg-en-Bresse - vit et travaille en Essonne) obtient un DNSEP aux Beaux-Arts de Lyon en 2012. Elle présente ensuite son travail, où peinture, dessin et récit abordent les rapports entre l'architecture, le décoratif et le paysage au Creux de l'enfer, à l'IAC en 2013, puis à la galerie 22,48m<sup>2</sup> (Paris). Sa pratique est nourrie par de nombreux voyages de proximité, notamment pour le projet d'Atlas des Régions Naturelles qu'elle mène avec Éric Tabuchi. Des emprunts de formes naturelles et culturelles existantes sont recomposés et juxtaposés dans différentes séries picturales au long cours.



## GALERIE EST

**Suzanne Husky**

*Étancher la soif*

*Pour le joyeux retour du bièvre*

Quand on pense au cycle de l'eau, on ne visualise pas le castor et les millions de tonnes d'eau qu'il retient dans les nappes phréatiques, et pourtant en éradiquant presque cette espèce nous avons dramatiquement asséché nos continents. Le rapport du GIEC de 2022 préconise la collaboration avec les castors comme solution face au réchauffement climatique. Il s'agit de s'allier aux castors, de les laisser œuvrer, créer leurs prodigieux écosystèmes qui régulent les excès des pollutions, restaurent les ripisylves, hydratent les paysages, de leur permettre de faire émerger une végétation luxuriante et une biodiversité accrue; et aussi, de diminuer l'importance des crues meurtrières, de soutenir les niveaux d'étiage estivaux et de diminuer les incendies. Par ailleurs, le rapport du GIEC reçoit une validation scientifique mais aussi économique des solutions proposées et l'aval politique de l'ONU. Ce rapport a déjà eu de nombreuses répercussions et a permis de financer des restaurations avec les barrages transitoires *low-tech* et de relocaliser des castors.

Il y eut un temps où, dans tout l'hémisphère nord, dans toutes les rivières, il y avait des castors et leurs innombrables barrages. Un ruisseau naturel d'Europe est une succession de retenues de castors : paysages aquatiques foisonnant de biodiversité. L'Angleterre et les pays du nord accueillent déjà les castors. En France, le castor eurasiens - *castor fiber* - est protégé. Il est confiné dans de rares rivières et pour peu qu'on lui laisse de l'espace, il développe ses habitats, réhydrate les tourbières, les marais, complexifie les cours d'eau. La France garde des traces de la présence du castor partout, comme on peut le voir sur la carte de toponymes et des hydronymes qui font référence à lui (le Beuve, Beuvry, Beuvron, Buvérchy, Bivre, Vibre, Bièvres, Bibracte...). Le castor a eu pour nos ancêtres une importance centrale - il amène l'eau, il amène la vie. Il est le plus grand géo-ingénieur après l'homme, avoir été lui aussi bâtisseur de châteaux. Les zones propices aux castors sont aussi celles de l'agriculture, aux moulins à eau, les marais sont devenus les zones de maraîchage. La géographie humaine a progressivement pris la place de la géographie des castors et c'est le commerce de la fourrure qui les a fait disparaître de France, il y a plusieurs siècles déjà (à l'exception d'une enclave en Camargue). Le castor est une espèce clef de voûte sans laquelle on ne peut penser la santé de nos écosystèmes, une résilience face aux feux, ou une réhydratation de nos territoires.

Suzanne Husky



Suzanne Husky, *Bièvre, bâtisseur de mondes*, 2023  
Courtesy Galerie Alain Gutharc © Suzanne Husky, 2023





Suzanne Husky, *Patti et le Harris Brock*, 2023  
Courtesy Galerie Alain Gutharc © Suzanne Husky, 2023

Diplômée d'un DNSEP de l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux et d'un certificat en paysagisme horticole (Merritt College, Oakland, Californie), **Suzanne Husky** (1975, Bazas - vit et travaille entre Bordeaux et San Francisco) développe une pratique pluridisciplinaire axée sur les relations entre l'homme, les plantes et la terre. Fondatrice en 2016 avec Stéphanie Sagot du duo artistique « Le Nouveau Ministère de l'Agriculture » dénonçant l'absurdité de l'agrobusiness et l'agritech au profit de propositions alternatives, elle a récemment engagé une pratique autour de l'agroécologie, qui prend la forme d'un podcast bilingue et décortique les connaissances de la terre contenues dans les contes populaires (Ma mère l'oe), et de l'éco-hydrologie autour des leçons en géo-ingénierie enseignées par le Castor.

Suzanne Husky bénéficie de nombreuses expositions personnelles (La Graineterie, Houilles, 2023 ; le 19 CRAC, Montbéliard, 2023 ; CAP, Saint-Fons, 2022 ; La cuisine, Nègrepelisse, 2020 ; Les Ateliers des arques, 2018...) et participe à de très nombreuses expositions collectives (MAC/VAL, Vitry-sur-Seine, 2023 ; Serpentine galleries, Londres, 2021 ; Les Abattoirs - FRAC Occitanie, Toulouse, 2021 ; La Ferme du Buisson, 2021 ; Biennale de Timisoara, 2021 ; Museum of Modern Art, Varsovie, 2020...). Ses œuvres font partie de plusieurs collections (FRAC Aquitaine, Bordeaux ; Les Abattoirs - FRAC Occitanie ; CNAP, Paris ; MOCAK, Cracovie ; Stichting Paul van Rensch Art Foundation, Pays-Bas...). Suzanne Husky a enseigné l'histoire du paysage et l'ethnobotanique à l'École d'Art et de Design d'Orléans, ainsi que les « Plant Matters » au San Francisco Art Institute.



## SALON BLANC

**Jordi Colomer**

*La Soupe américaine/The American Soup*

Produite en 2013 par le FRAC Basse-Normandie à l'occasion du trentième anniversaire des FRAC, cette installation vidéo de l'artiste Jordi Colomer porte un regard éthéré sur un territoire normand oscillant entre réel et fiction, art et architecture, grande et petite Histoire. Le film inscrit son action dans les UK 100, ces « baraques américaines » composées de cent éléments préfabriqués à assembler sur site, dont l'état français se dotent au sortir de la Seconde Guerre mondiale pour « (...) remplacer temporairement les 450 000 immeubles complètement détruits ». Comprenant alors l'ensemble du confort moderne (salle de bain avec baignoire, eau courante, cuisine équipée, chauffage centralisé, etc.), elles offraient la promesse toute aussi moderne de lendemains qui chantent. L'artiste suit la trace normande de cet habitat d'urgence aujourd'hui oublié, depuis Caen, où il découvre un de ces pavillons dans la cour de l'école d'art, jusqu'à Pont-Audemer, où subsiste une trentaine de ces constructions qui deviendront le décor du film. Dans celui-ci, l'artiste nous propose une forme de mise en scène

de la vie quotidienne des habitants de ces UK 100. Colomer alterne des vues actuelles, sur fond de préparatifs à une réunion « Tupperware », et extraits d'un film d'actualité de 1945. Pour autant, le quotidien des habitants semble ici déborder au-delà de l'ordinaire pour accéder à une forme d'inquiétante étrangeté : les séquences se mâtinent d'incongruités, de déplacements qui font tressauter le récit pour emprunter les voies poétiques de l'absurde. Alors qu'ils jouent leur propre rôle, les habitants excèdent leurs personnages pour devenir eux-mêmes spectateurs de l'action en cours, tandis que surgissent ci-et-là dans le cours de leur vie, des œuvres de la collection du Frac Normandie... Jusqu'à cette réunion Tupperware, qui répond en miroir à l'œuvre *S-29 Tupperware* (1972) de Bill Owens. L'installation s'accompagne également d'une œuvre réalisée en collaboration avec Anne Houel, composée de fenêtres et de portes démontées d'un UK 100 et sur lesquelles elle a dessiné en creux avec du blanc de Meudon un « horizon de l'habitat standardisé actuel ».



Jordi Colomer, *La Soupe américaine/The American Soup*, 2013  
Installation vidéo  
Collection du Frac Normandie © Adagp, Paris, 2023



Si dès ses premières œuvres, l'artiste catalan **Jordi Colomer** (1962, Barcelone) mêle travail sculptural, références théâtrales et architecturales, la vidéo devient peu à peu son médium de prédilection au cours des années 1990. À partir de 2001, les recherches de l'artiste s'ouvrent à l'espace urbain, explorant les divers scénarios de la vie sociale (quartiers, routes, terrasses...) mais aussi le désert, envisagé comme son complémentaire. Ses recherches s'étendent progressivement à la question territoriale durant la décennie suivante, où il aborde tour à tour des thèmes comme l'espace public, les banlieues, les rues ou encore les toits. Sous la forme souvent de « micro-fictions » tout aussi réalistes qu'étranges, l'artiste interroge le rapport entre des personnages-habitants avec l'espace construit dans lequel ils évoluent.

Jordi Colomer a étudié l'art à l'École d'art et de dessin, l'histoire de l'art à l'Université autonome et l'architecture à l'École technique supérieure de Barcelone. L'artiste mène différents projets et expose régulièrement en Espagne, en France ainsi qu'à l'international, tant dans le cadre d'expositions personnelles (FMAV, Modena, 2022 ; Pavillon espagnol, 57<sup>e</sup> Biennale de Venise, 2017 ; RAKE visningsrom, Norvège, 2014 ; Parasol, Unit Foundation for Contemporary Art, Londres, 2013 ; BOZAR, Bruxelles, 2011 ; Jeu de Paume, Paris, 2008 ; Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofia, Madrid, 2005...) que collectives (Abbaye de Maubuisson, Saint-Ouen l'Aumône, 2021 ; « Picasso et l'Exil », Les Abattoirs, Toulouse, 2019 ; IVAM, Valencia, 2018 ; MAAT, Lisboa, 2017 ; MACBA, Barcelona, 2016 ; Manifesta 10, Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg, 2014...). Ses œuvres font partie de très nombreuses collections françaises (MNAM-Centre Pompidou, Paris ; Fonds National d'art contemporain, Paris ; Les Abattoirs-Frac Midi Pyrénées, Toulouse ; FRAC Pays de la Loire, Carquefou ; FRAC Bourgogne, Dijon ; FRAC Centre-Val de Loire, Orléans ; FRAC Basse-Normandie, Caen ; FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur, Marseille) et internationales (Musée des Arts Contemporains, Grand-Hornu, Belgique ; Museo nacional Centro de Arte Reina Sofía, Madrid, Espagne ; MACBA, Barcelona, Espagne ; IVAM, Valencia, Espagne ; Collection Dobe, Zürich, Suisse ; MUMOK, Wien, Autriche).

**Anne Houel** (1987 - vit et travaille à Neuilly-en-Sancerre) « (...) s'intéresse à la mémoire des sites, aux espaces en creux ainsi qu'aux points névralgiques des architectures et travaille aussi bien à l'échelle de la maquette qu'à l'échelle des espaces urbains. Elle puise son inspiration dans les territoires où elle est amenée à créer. » (Pauline Lisowski)

Diplômée de l'Esam de Caen en 2011, Anne Houel bénéficie d'expositions personnelles (La Forme, Le Havre, 2022 ; wao, Lille, 2018 ; CRAC, Maison des Arts-Plastiques, Champigny-sur-Marne, 2015 ; Maison de l'Architecture Basse-Normandie, Caen, 2014) et participe régulièrement à des expositions collectives (Piacé le Radieux, Bézard - Le Corbusier, juin 2023 ; Biennale d'Architecture, Frac Centre Val-de-Loire, 2022 ; Biennale d'art contemporain, Sélestat, 2019 ; Espace d'art Camille Lambert, Juvisy/Orge, 2017 ; Galerie Duchamp, Yvetot, 2017 ; ENSAPC, Cergy, 2014 ; Galerie Duchamp, Yvetot, 2013). Ces œuvres font partie de plusieurs collections (Frac Centre Val-de-Loire, Orléans ; Frac Basse-Normandie, Caen ; Ville de Lille ; Artothèques de Vitry, La Roche sur Yon, Miramas, de l'Aisne, Pessac, Caen, Champigny-sur-Marne).

Jordi Colomer, *La Soupe américaine/The American Soup*, 2013  
Installation vidéo  
Collection du Frac Normandie © Adagp, Paris, 2023



## SALON PERSIGNY

### Capucine Vever

#### *Dunking Island*

Cette installation vidéo et acoustique réalisée en 2022 a été repensée spécifiquement pour sa présentation au Domaine de Chamarande. Elle projette le public au cœur d'une dérive en Atlantique nord, aux abords de l'île de Gorée située dans la baie de Dakar au Sénégal. Les points de vue des caméras sont ceux de l'océan qui monte et érode millimètre après millimètre l'île mémoire de la traite négrière. De la surface au fond marin, passé et présent s'entremêlent et se confondent, dans le mouvement lent et incertain d'une fable écologique et politique. L'océan est ici le personnage central, ses mouvements, ses ressacs, ses trafics, sa voix et sa mémoire nous accompagnent dans son immensité vertigineuse et hautement métaphorique. Il s'agit de repenser l'approche de l'espace océanique à l'aune des problématiques environnementales contemporaines qui échappent au temps du regard. En jouant d'une poésie de l'enfouissement, de la perte de repère, *Dunking Island* cherche une plasticité dans ce qui n'est pas visible.

*Dunking Island*, accompagné par Futur Antérieur Production, a reçu le soutien de la Communauté d'Agglomération Grand Paris Sud, de la ville d'Évry-Courcouronnes, de la ville Dakar, de la galerie Éric Mouchet, de l'Institut Français (dispositif des résidences sur Mesure Plus + 2021), du CNC (dispositifs DICReAM), de la Fondation des Artistes, du centre d'art Image//Imatge, du centre d'art Kër Thiossane de Dakar, et du Bel Ordinaire, espace d'art contemporain de Pau Béarn Pyrénées. Ont collaborés à la création de l'installation : le chanteur et compositeur Wasis Diop, le plasticien sonore Valentin Ferré, l'artiste programmeur Pierre-Yves Fave et le chef opérateur subaquatique Léo Leibovici. *Dunking Island* a reçu le Prix Michel Nessim Boukris 2021 de la Fondation des Artistes et a été nommé pour le prix COAL 2022.



Capucine Vever, *Dunking Island*, 2022  
Dispositif vidéo et acoustique  
Courtesy Galerie Eric Mouchet © Capucine Vever, 2023



Capucine Vever, *Dunking Island*, 2022  
Dispositif vidéo et acoustique  
Courtesy Galerie Eric Mouchet  
© Capucine Vever, 2023

**Capucine Vever** (1986, Paris - vit et travaille à Bobigny) développe un travail contextuel s'intéressant à la notion d'invisible, d'inatteignable et d'imperceptible. Qu'il soit géographique, social et/ou culturel, le territoire est central dans sa démarche artistique. Sa pratique tente de s'y engager dans un rapport poétique en exploitant le potentiel narratif de chaque espace. Ses œuvres procèdent par collages, analogies, frottements permanents entre réalité et fiction, recherche scientifique et narration, cartographie et légende, déplacement et immobilisme.

Son travail a été présenté dans différentes institutions, au Museo d'Història de Catalunya (Barcelone), au Centre d'art IMAGE/IMATGE (Orthez), au Frac Grand Large (Dunkerque), au Château d'Oiron (Deux-Sèvres), au Nam June Paik Art Center (Séoul), au Centre d'Art La Halle des Bouchers (Vienne), à la Biennale de Belleville (Paris), au Centre d'Art Contemporain Passerelle (Brest), aux Instants Chavirés (Montreuil). Son travail s'élabore fréquemment lors de résidences de création comme à Kër Thiossane (Dakar, 2021), Solarium Tournant (Aix-les-bains, 2020), aux Iconoclasses (Yvetot, 2020), à Évry-Courcouronnes (2019).

En 2021, elle est lauréate du Prix Art et Environnement de l'association Art of Change et de la résidence sur Mesure Plus + de l'Institut Français. La même année, elle est lauréate du Prix Michel Nessim Boukris 2021 de la Fondation des Artistes pour le projet *Dunking Island*. En 2019, elle remporte le premier prix du festival vidéo OVNI avec son film *La Relève*. En 2022, elle est nommée pour le prix COAL.



---

## À l'orangerie

**Abraham Poincheval**

***Un continent liquide***

**Du 3 juin au 26 novembre 2023**

Abraham Poincheval est l'un des artistes-performeurs les plus importants de sa génération. Qu'elles soient réalisées dans l'itinérance ou dans le confinement, ses performances radicales s'envisagent comme un engagement total d'un corps à l'épreuve d'un temps et d'un espace limites. Pour cette exposition, l'artiste nous embarque cette fois dans une expédition océanique en gestation. Abraham Poincheval projette en effet depuis plusieurs années d'expérimenter une relation liquide au monde et au territoire en traversant l'atlantique au sein d'un bateau-théâtre et accompagné des marionnettes de figures tutélaires.

---

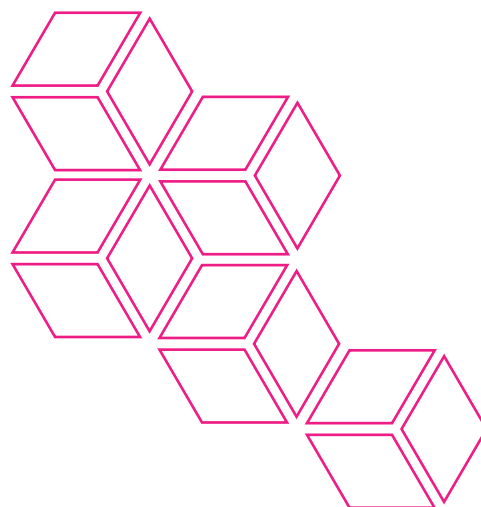
## Parc du Domaine

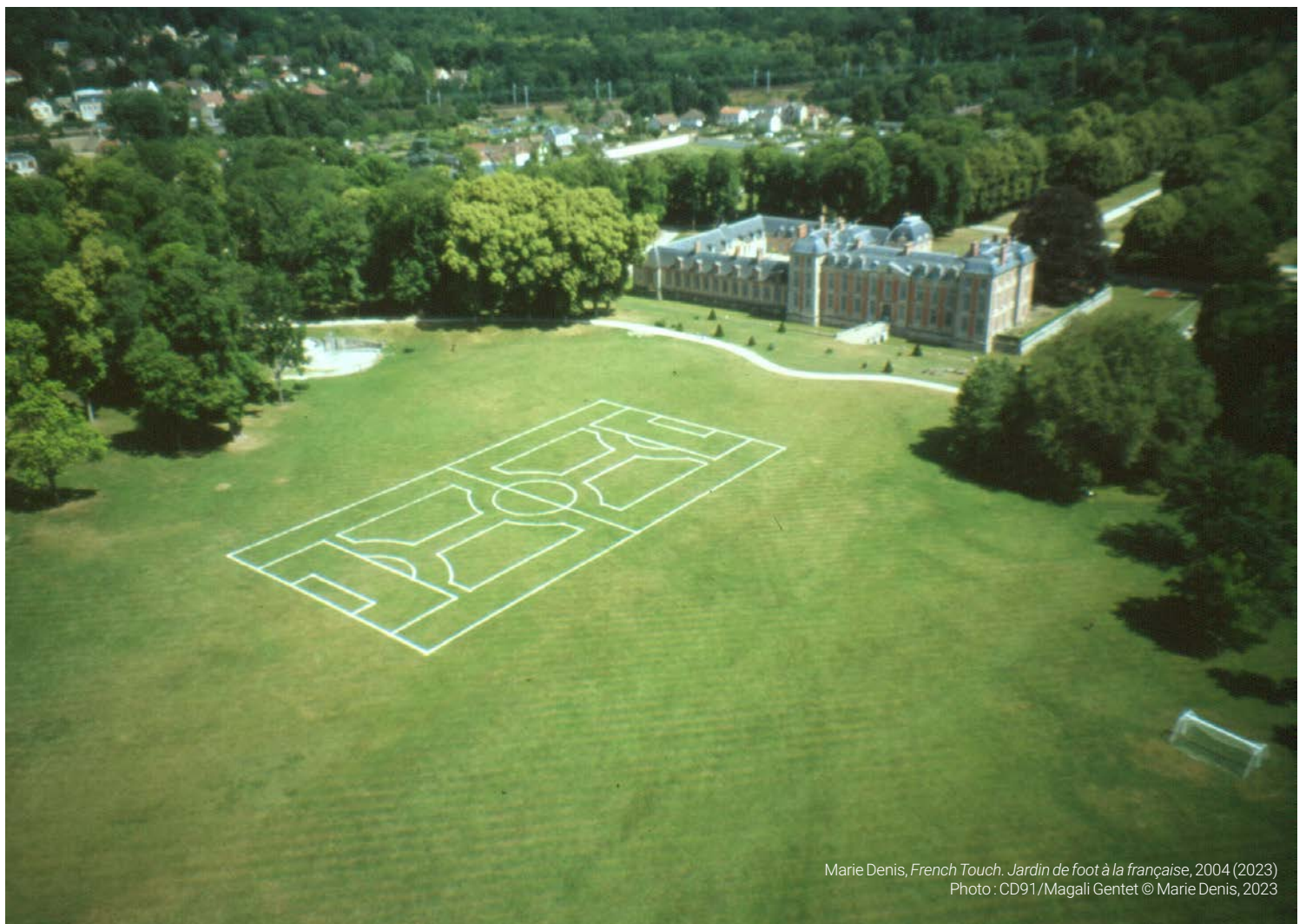
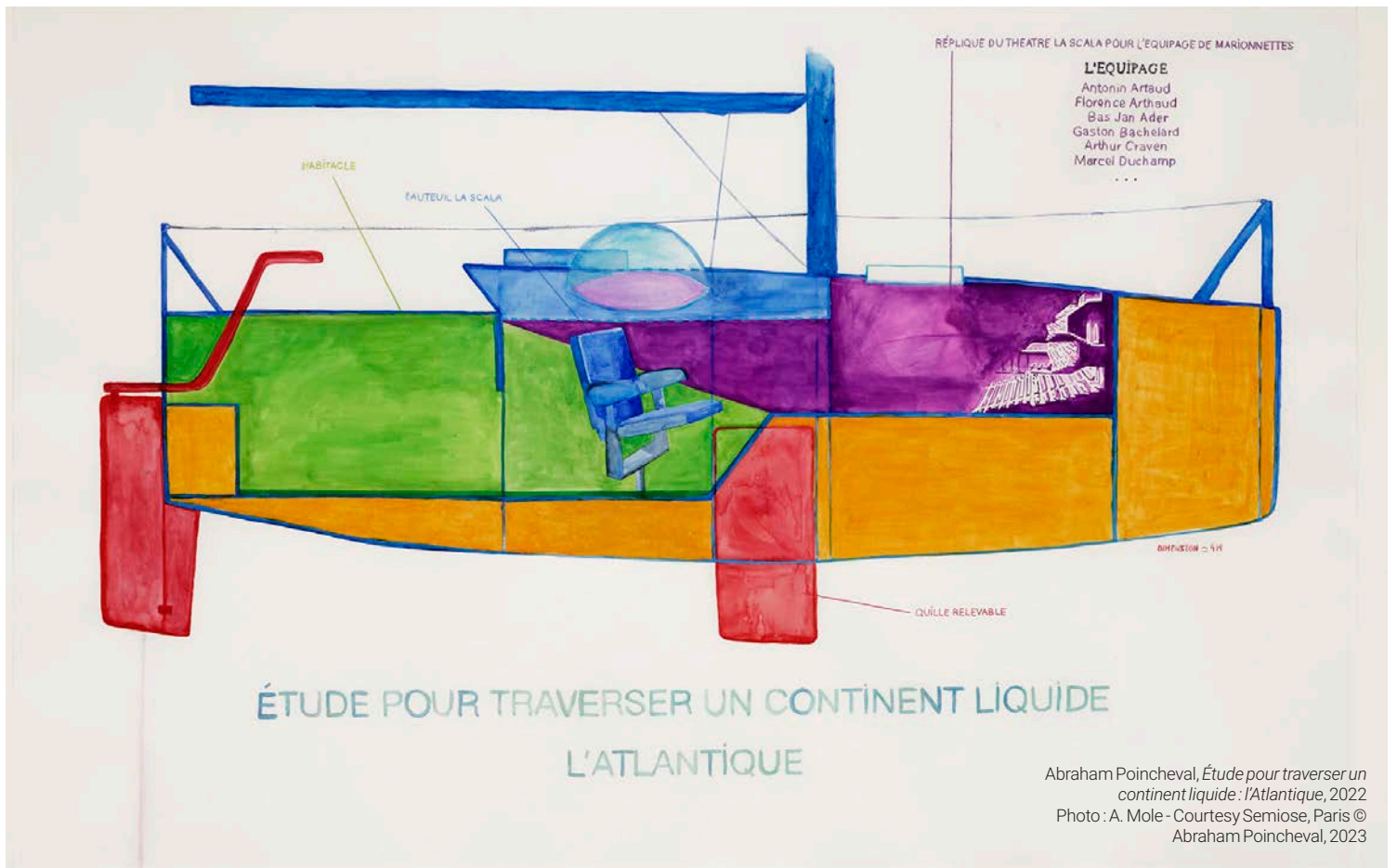
**Marie Denis**

***French Touch***

**Du 3 juin au 17 septembre 2023**

Le Domaine de Chamarande réactive l'installation de plein air *French Touch – Terrain de foot à la française* de l'artiste Marie Denis, initialement réalisée il y a près de vingt ans dans le parc du Domaine. L'artiste inscrit les lignes d'un jardin à la française – évocation de l'histoire paysagère du domaine – dans les limites d'un terrain de foot grandeur nature pour provoquer une forme de télescopage entre deux conceptions géométrisées de l'espace « vert ».







# Domaine départemental de **CHAMARANDE**





# À la découverte du patrimoine essonnien



Équipement phare du Département de l'Essonne, le Domaine de Chamarande présente un patrimoine historique, bâti et paysager qui s'inscrit dans un environnement exceptionnel, entre la forêt du Belvédère et la vallée de la Juine.

Labellisé « jardin remarquable », le site s'étend sur 98 hectares, ce qui en fait le plus vaste jardin public de l'Essonne. Situé au cœur du territoire, le Domaine réunit un centre artistique et culturel, les réserves de la collection du Fonds départemental d'art contemporain (FDAC), les Archives départementales et le centre d'hébergement Auguste Mione.



Le domaine de Chamarande a la particularité de proposer un projet artistique où dialoguent en permanence l'histoire du lieu, l'art des jardins et la création contemporaine. Avec sa programmation éclectique alternant présentations d'artistes de renommée internationale et expositions d'artistes émergents, animations, ateliers, concerts, spectacles, en lien avec les associations et les opérateurs locaux, le site se transforme en un véritable espace d'ouverture culturelle à destination de tous les publics.



## EXPOSITION

*Dans l'épaisseur de nos lisières,  
là où naissent les dragons*

**15 avril - 15 octobre 2023**

Visite presse : vendredi 14 avril, 10h30

Vernissage : dimanche 16 avril, 15h00

### RELATIONS PRESSE

Luce Margonty  
lmargonty@cd-essonne.fr  
06 08 10 50 84

anne samson communications  
Aymone Faivre  
aymone@annesamson.com  
01 40 36 84 32

### DOMAINE DÉPARTEMENTAL DE CHAMARANDE

#### Accès

Situé à 30 km d'Évry et à 35 km au sud de Paris,

le site est accessible par :

- > RER C, gare de Chamarande, à 200 m du Domaine
- > N20, entre Arpajon et Étampes, sortie Étréchy-Chamarande

#### Horaires des expositions

##### Avril, mai

Du mercredi au vendredi, 14-18h

Samedi & dimanche, 13-18h

##### Juin-septembre

Du mercredi au vendredi, 14-19h

Samedi & dimanche, 13-19h

##### Octobre

Du mercredi au vendredi, 14-18h

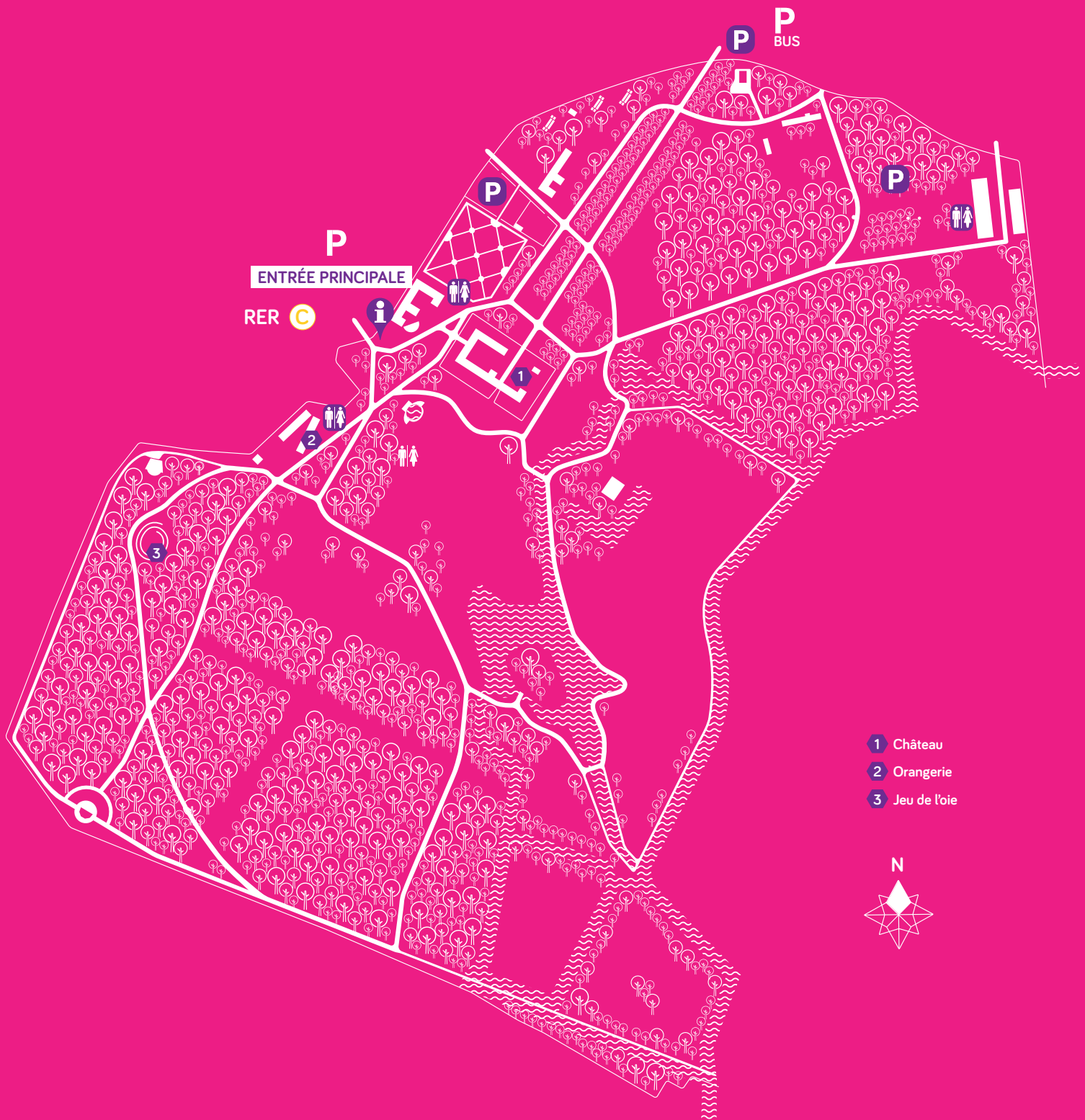
Samedi & dimanche, 13-18h

Plus d'informations sur le site

[chamarande.essonne.fr](http://chamarande.essonne.fr)

**Entrée libre**

# Le domaine PARC & CHÂTEAU





## Contacts Presse

Luce Margonty

 [lmargonty@cd-essonne.fr](mailto:lmargonty@cd-essonne.fr)

 06 08 10 50 84

anne samson communications

 [aymone@annesamson.com](mailto:aymone@annesamson.com)

 01 40 36 84 32

**Essonne**  
TERRE D'AVENIRS

Conseil départemental  
de l'Essonne  
Boulevard de France  
91012 ÉVRY-COURCOURONNES CEDEX

[essonne.fr](http://essonne.fr)

